L’iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LE MIEL

Nous avons vu les significations attachées par la Symbolique chrétienne aux Abeilles, à leur Reine et Mère, à la Ruche qui les abrite. Les produits de leur activité, le Miel et la Cire ont été pris aussi comme images emblématiques attachées à la Personne du Sauveur, et chargés de significations très diverses.

1. — LE MIEL DANS LA VIE ANTIQUE

Comme toutes les choses excellentes dont la Providence nous a gratifiés, le Miel a été consacré par l’homme des temps antiques à la Divinité, sous quelque forme qu’il l’ait reconnue, sous quelque image qu’il l’ait adorée :

Aussi loin qu’il nous est possible de remonter dans le passé civilisé de l’Égypte, nous voyons le Miel entrer dans les rites divins : Avec diverses substances oléagineuses ou balsamiques il composait le « Parfum de fête » qui s’offrait au dieu Un. Il entrait dans la composition de ces onguents consacrés qui s’employaient, avec des prières, dans les rites funéraires de « l’ouverture de la bouche » au cours de l’embaumement et de la momification des corps. Le Miel, par là, se rattachait au symbolisme du Verbe et aux idées qui liaient l’Abeille à la question de la Résurrection[1]. Enfin, dans les temples, le Miel servait aux onctions de la consécration des statues et des images divines[2].

Nous avons vu qu’en Syrie on entourait de miel les corps des morts notables dans leurs tombeaux, et cela semble encore être en relation avec l’espérance en un bonheur futur dans une existence post-mortuaire.

Les Grecs faisaient du Miel la nourriture des dieux sur terre, comme ils faisaient du nectar et de l’ambroisie « neuf fois plus délicieux que le miel terrestre », leur nourriture céleste.

À toutes les divinités terribles, à Jupiter courroucé, à Pluton, à Hécate, aux Euménides, aux Furies, on faisait des libations de miel mélangé au lait, au vin, à l’huile, pour se les rendre favorables ; de nombreux auteurs anciens mentionnent ce

---

[1] Voir chapitre précédent, *L’Abeille*, III et IV.
[2] Voir Alex. Moret, *Le Rituel du culte divin journalier*, p. 72 et 196.

genre d'offrande, tels Aristophane, dans *Les Nuées*, Euripide, dans *Iphigénie en Tauride*, dans *Œdipe* à Colonne, etc.

On offrait aussi le Miel à Hermès en tant que dieu des sciences cachées et distributeur de dons intellectuels qui aident à la connaissance du Logos, du Verbe divin, et permettent de s'en rapprocher mentalement.

Dès ces temps lointains, la couleur même du miel fut assimilée à celle de l'or, qui exprimait alors la beauté de l'Essence divine, l'excellence infinie du Dieu suprême ; et elle participa aux significations mystérieuses attachées à tout ce qui est blond, à la couleur du blé mûr dans les champs, à celles du grain de froment et du pain bien cuit, à celle de l'ambre et des gommes précieuses, toutes choses qui figuraient les dons de vie et les secours célestes descendant sur l'homme « les forces émanées de la divinité », nous dit, trop succinctement, un symboliste d'aujourd'hui[1].

Les Latins consacrèrent le Miel à une divinité particulière à lui, la déesse Mellona, chargée de tout ce qui concernait les Abeilles et leur travail. Et ils en offraient également à Cérès, la déesse de tous les biens issus de la terre.

II. — LE MIEL, EMBLÈME DU BONHEUR TERRESTRE

Le symbolisme antique des Latins faisait du Miel l'image du bonheur, c'est pourquoi, au renouvellement de l'année, pendant que nos pères des Gaules criaient « Au gui l'an neuf », les citoyens de la Ville Éternelle offraient à leurs édiles et aux fonctionnaires du pouvoir impérial des rayons de miel sur des couronnes et des gerbes de verveine, comme symbole des satisfactions qu'ils leur sont souhaitées pour l'année nouvelle.

Bien avant les Romains, quand les Hébreux, fuyant l'esclavage égyptien, traversaient l'épuisant désert d'Arabie, et que le découragement les gagnaient. Yahweh se penchait sur son peuple et lui rappelait la promesse de Moïse en la vallée du Nil : « Je vous ferai monter de l'Égypte, où l'on vous opprime, dans le pays des Chananéens, des Héthéens, des Amorrhéens, des Phéréziens, des Hévéens et les Jébuséens, dans un pays où coulent le lait et le miel[2] ».

Même expression, dans le *Livre des Nombres*, pour dire la douceur de la vie en cette terre promise, d'où revenaient émerveillés des émissaires envoyés pour visiter ce pays désirable[3].

---

[1] Lanoë-Villène, *Le Livre des Symboles*, t. II, p. 146.
[2] *Livre de l'Exode*, III, 17 et XIII, 5.
[3] *Livre des Nombres*, XIII, 27 et XIV, 8.

La Symbolique chrétienne a gardé cette conception qui fait du Miel l'image de la vie paisible et heureuse et il l'a attachée autant à lui qu'à la Ruche, qui en est l'emblème consacré[1]. N'est-il pas la richesse même de cette demeure, le trésor des actives ouvrières qui le font si délectable et qui vivent de lui ? Seulement, le symbolisme chrétien relève l'idée plus haut en faisant de tout véritable et légitime bonheur humain, l'image très faible, infiniment pâle et raccourcie, du bonheur éternel promis aux Justes de ce monde.

III. LE MIEL, EMBLÈME MYSTIQUE DE « LA DOUCEUR ET DE LA SUAVITÉ DU CHRIST »

L'énigme de Sanson[2] et la réponse qui lui fut faite : *Quid dulcius melle et quid fortius leone*, « Qu'est-il de plus doux que le Miel et de plus fort que le Lion[3] ? », ont fixé le miel comme emblème de la douceur (Fig. I). Et les commentateurs des Écritures sacrées appliquèrent cette douceur emblématique au Christ futur, en mettant sur ses lèvres le mot du *Livre de l'Ecclésiastique* : « La douceur de mon esprit surpasse celle du miel[4] ».

Fig. I. — *Le Rayon de miel, emblème de la suavité du Christ*. — Image de piété du XIXe siècle.
Elle porte en deux lignes cette inscription imitée du Cantique des Cantiques :
« *la douceur de mon Bien-aimé est un rayon de miel* ».

À quoi la liturgie catholique latine fait écho dans l'Antienne : « *O quam suavis est, Domine, spiritus tuus*… », Oh ! qu'il est suave votre esprit, Seigneur, vous qui, pour montrer votre tendresse à vos fils leur avez envoyé du ciel un pain très suave[5] ».

---

[1] Cf. Mgr Barbier de Montault, *Traité d'Iconogr. Chrét.* t. I, p. 175.
[2] *Livre des Juges*, XIV, 14.
[3] *Ibid*. XIV, 18.
[4] *Livre de l'Ecclésiastique*, XXIV, 27.
[5] *Brév. rom*. Office du St-Sacrement, Antienne, 1ère Vêpres.

De même que les nations idolâtres faisaient du Miel, en tant qu'il est un aliment excellent, la nourriture des dieux, Isaïe, chez les Hébreux, sept siècles avant notre ère, faisait de ce même aliment la nourriture du Messie promis : « Écoute, ô Maison de David, le Seigneur lui-même te donnera un signe : Voici que la Vierge a conçu, et elle enfante un fils ; et elle le nourrira de la crème du lait et de miel[1]… ».

Cette douceur figurée par le miel prophétique, nous la trouvons recommandée par le Sauveur dès les débuts de sa carrière évangélique, en son « Sermon » sur la montagne de la chaine galiléenne : « Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre[2] ». Ce qui est une allusion au Psaume XXXVII[3], où il est dit que ceux qui ne sont ni coléreux, ni irritable posséderont le pays[4]. Et lui-même se rendit cette justice qu'il était « doux et humble de cœur ».

Pour figurer cette bénignité du Christ et la suavité de sa doctrine, la première liturgie chrétienne, dans les rites du Baptême, ordonnait de faire goûter du miel aux nouveaux chrétiens à la fin de la cérémonie baptismale[5], qui comportait aussi la première réception de l'Eucharistie.

Le breuvage que les néophytes recevaient alors se composait de lait et de miel mélangés dans un calice bénit à leur intention avant la fin du Canon de la Messe. Cet usage subsistait encore au VIe siècle, comme le prouvent des documents écrits authentiques[6], il a cessé d'être pratiqué dans l'Église latine vers le temps de saint Grégoire, mort en 604, mais il se pratique encore aujourd'hui chez les Coptes et les Éthiopiens.

Cette expressive cérémonie n'aurait-elle pu se clore sur ce texte de l'actuelle liturgie latine, empruntée encore aux Psaumes de David : « *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus : beatus vir qui sperat in eo* », « Goûtez et voyez combien le Seigneur est suave : bienheureux est l'homme qui espère en lui[7] ».

IV. — LE MIEL ET L'EUCHARISTIE

C'est cette même liturgie latine qui, par la plume de saint Thomas d'Aquin, a consacré officiellement le Miel comme symbole de l'Eucharistie en prenant pour *Introït* de la Messe du Saint-Sacrement ces paroles : *Cibavit eos ex adipe frumenti, et de petra melle saturavit eos*, « Il les a nourri de la plus grasse substance du froment, il les a rassasiés du miel de la pierre ». C'est la transposition d'un verset de psaume par lequel David met dans la bouche du Seigneur parlant de son peuple,

---

[1] Isaïe, *Prophétie*, VII, 13-14.
[2] St Matthieu, *Évangile*, V, 4.
[3] David, *Psaume*, XXXVII (Vulgate, 36), 8-9.
[4] *La sainte Bible*, trad. Crampon, p. 698, 5.
[5] Cf. E. Van Drival, *Étude sur les fonts baptismaux*, in *Rev. de l'Art Chrétien*, t. II, p. 158 (1858).
[6] Cf. Dom Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét. et de Liturgie*, fasc. XCII, col. 25.
[7] *Brév. rom*. Off. du VIIIe Dim. ap. la Pentecôte.

ces paroles : « Je les nourrirai de la fleur du froment et les rassasierai du miel du rocher[1] ».

Ce symbolisme heureux fut de tous les temps chrétiens, et nombreux sont les auteurs qui se sont servi d'elle : Au IIIe siècle, le lapicide d'Autun, qui grava la pierre funéraire de Pectorius y traça ces paroles en pensant à l'Eucharistie : « Très cher, réjouis ton âme par l'eau toujours jaillissante de la sagesse qui donne les trésors. Reçois cet aliment, doux comme le Miel du Sauveur des Saints et mange avec délices, tenant le Poisson (le Christ) dans tes mains… »

Douze siècles plus tard, un enlumineur français représentait un ciboire avec le texte du Cantique de Salomon : « *Comedi favum cum melle meo* », « J'ai mangé mon rayon avec mon miel[2] ».

Au XVIIe siècle, Messire Jean Belot, curé de Ménilmont, qui se titrait lui-même : « Maistre aux Sciences divines et célestes », citait, en son singulier ouvrage, et comme l'une des douze figures du Sacrement de l'Autel « le rayon de miel qui redonna la vue à Jonathas[3] ». Or, voici le fait biblique auquel il est fait allusion ici : Jonathas, fils de Saül, roi d'Israël, ayant trouvé du miel d'abeilles sauvages dans un bois, en mangea devant le peuple, et ses yeux prirent un éclat extraordinaire ; lui-même le fit constater en disant à la foule : « Voyez vous-mêmes comme mes yeux sont devenus brillants parce que j'ai mangé de ce miel[4] ». De même, la théologie catholique reconnaît à l'Eucharistie la vertu d'accorder aux âmes une vue plus claire, une compréhension plus pénétrante des questions spirituelles et divines.

Ce même symbolisme, qui rapproche le Miel de l'Eucharistie se reconnait sur le décor de l'aube poitevine du XVIIIe siècle dont il est parlé au chapitre précédent[5] précédent[5] et qui comporte une croix horizontale sur laquelle une Ruche est accompagnée d'un personnage qui présente des épis, et d'un calice surmonté de l'Hostie.

V. — LE MIEL DE LA PIERRE

Toute l'Antiquité a vanté comme le plus excellent des miels celui que les Abeilles sauvages déposent dans les cavités rocheuses, comme s'il gagnait à cet habitat des qualités mystérieuses analogues à celles que font naître en certaines substances les radiations telluriques.

C'est à cette excellence que fait allusion le passage du Psaume LXXX, transposé dans notre liturgie latine d'aujourd'hui et cité plus haut : …*de petra melle saturavit eos*.

---

[1] David, *Les Psaumes*, LXXXI (Vulgate, 80), 17.
[2] Salomon, *Le Cantique des Cantiques*, V, 1.
[3] *Les Œuvres de M. Léon Belot, La Rhétorique*, V, éd. de 1654, p. 112.
[4] Cf. *Livre de Samuel*, XIV, 25-31.
[5] *La Reine-Abeille et sa Ruche*, II.

La Bible dit aussi ailleurs : « Israël a mangé le fruit de ses champs ; il a savouré le miel du rocher, et bu l'huile de la pierre dure[1] ».

D'autres passages des Livres sacrés parlent de ce miel incomparable, mais on s'illusionnerait en croyant que sa bonne réputation n'est que de notoriété biblique : Au cinquième siècle avant notre ère, Ctésias écrivait qu'il coule en Asie un fleuve de miel, dont la source découle d'un rocher[2]. Ce fleuve de miel, nous dit Lanoë-Villène, est la Garga céleste, la nourriture des Saints[3].

Il est probable aussi que le symbolisme le plus ancien rattacha ce miel excellent aux premières conceptions relatives au Verbe divin ; nous avons vu que l'Abeille lui fut consacrée dans tout l'ancien monde. Ce Miel de la pierre, chanté par la liturgie, a été pris aussi comme emblème de la Sagesse infinie, absolue, du Christ, peut-être à cause des cavités rocheuses auxquelles s'attachent son origine : les grottes profondes — comme d'autre part les sommets élevés qui leur sont opposés — ayant toujours été rangés parmi les cadres d'inspiration les plus favorables à la méditation intense qui conduit l'homme à la sagesse implorée dans la prière. Au XVe siècle, les mystiques de L'*Estoile Internelle* étayaient le rapprochement de la Sagesse et du Miel de la pierre sur ce conseil du *Livre des Proverbes* : « Mon Fils, mange du miel, car il est délicieux : un rayon de miel est doux à la bouche, mais saches et souviens-toi que la Sagesse est aussi douce à l'âme ; si tu l'acquiers, il est un avenir pour toi, et ton espérance ne sera pas déçue[4] ».

C'est donc par la manducation du Miel de la pierre que la Sagesse du Christ s'imposerait dans l'âme du chrétien, et nous retrouvons là l'un des dons de l'Eucharistie. C'est pourquoi *La Vigne mystique*, attribuée à saint Bernard, nous dit : « Abeilles spirituelles, il convient que nous sucions le miel qui coule de la pierre, suivant la parole du Prophète, car ce Christ qui est un paradis de délices est aussi cette pierre mystérieuse[5] ».

En nous engageant à savourer le Miel de la pierre, la *Vigne mystique* nous conduit vers un autre symbolisme de ce miel excellent, celui qui le fait image choisie de la doctrine du Christ, l'Abeille divine, doctrine toute faite de douceur, de bonté, de charité, de suavité. À cette doctrine, nourriture spirituelle des âmes incarnées sur terre, se peut appliquer aussi le *Cibavit eos ex adipe frumenti*, des Offices du Saint-Sacrement et du Sacré-Cœur : « Il a nourri ses enfants de la plus riche substance du froment et du miel de la pierre ». Ces deux emblèmes de la substantielle doctrine chrétienne sont opportunément choisis : la farine du froment, qui est le plus excellent des blés, et le Miel de la pierre, réputé le plus excellent des miels.

---

[1] *Le Deutéronome*, XXXII, 13.
[2] Extr. de Photius, 13.
[3] Lanoë-Villène, *Le Livre des Symboles*, t. I, p. 14.
[4] Salomon, *Le Livre des Proverbes*, XXIV, 13-14.
[5] *Vita mystica*, XLIV, trad. Apoll. de Valence, p. 364.

Ce miel de la pierre passait aussi chez les Anciens pour un remède plus efficace que les autres miels, surtout quand on l'additionnait d'une infusion de pétales de roses, et là encore le symbolisme intervenait, surtout dans la préparation des onguents et des électuaires rituels ou magiques : le Miel et la Rose, douceur pénétrante et beauté, voire même fécondité, se rattachaient à l'emblématique de la Vie naissante.

Notre pharmacopée d'hier[1], et d'aujourd'hui encore, reconnaît à tous les « miels rosats » des vertus curatives incontestables ; elle ne parle cependant plus du « miel de la pierre », aux vertus plus grandes que celles des autres miels, car il est devenu pratiquement introuvable dans nos pays européens : il n'en est pas de même en certaines régions montagneuses de l'Asie où le miel des rochers à gardé son antique faveur.

Et tout cela n'est pas si éloigné qu'on le pourrait penser du Christ guérisseur, du Christ source de la Vie.

VI. — ANTITHÈSES DU BON MIEL : LE MIEL NOCIF ; LE FIEL

Au miel d'usage curatif, cultuel ou magique, au miel figure du Christ béni et de son Eucharistie, s'oppose, d'abord le *miel nocif*, mentionné déjà au chapitre précédent.

Il se trouvait en Sardaigne à cause des plantes amères qu'effleuraient les abeilles et qui communiquaient à leur miel, nous dit Horace, leur goût mauvais et leur essence malsaine[2]. Ces miels se rencontrent aujourd'hui, surtout dans les campagnes riveraines de la Mer Noire, dans les régions de Trébizonde, Cérasonte et Sinope, c'est-à-dire dans le Pont, l'Hellespont, la Paphlagonie des Anciens, et leurs propriétés vénéneuses, qui conduit aux vomissements, à la fièvre intense et au délire tenace, semble leur être communiquées par l'extrême abondance, en ces pays, de l'Azalée pontique dont les fleurs recèlent un suc dangereux.

La symbolique de l'Orient, surtout, opposa ce miel à celui qui est partout l'image de la douceur bienfaisante, au Miel de la pierre, en tant qu'emblème de l'Eucharistie : la nourriture eucharistique profanée, comme le miel pontique, conduit, nous dit l'Église, aux dangereux vertiges et au délire désastreux qui causent la mort de l'âme.

— Au bienfaisant et délicieux présent des abeilles, le symbolisme de tous les temps et de tous les mondes opposa surtout le *Fiel*.

---

[1] Voir tous les livres de médecine du XVIIIe siècle et les « Recueils de Recettes », du XIXe siècle.
[2] Horace, *Art poétique*, 373.

À cause de son goût extrêmement désagréable et mauvais pour les lèvres humaines, le Fiel des animaux reste l'idéogramme exécré de toutes les aigreurs, de toutes les âcretés, de toutes les amertumes qui peuvent éprouver l'existence humaine : c'est pourquoi, par un geste symbolique éloquent, les sacrificateurs de la Rome antique jetaient au loin derrière eux, par-dessus leur épaule et sans se retourner, le fiel de l'animal sacrifié à la cérémonie des épousailles, comme pour rejeter loin des nouveaux époux les pénibles épreuves de la vie, et aussi, dit un vieil auteur « pour monstrer que les personnes mariées ne doivent point avoir de fiel[1] ».

Une seule fois la Bible fait intervenir opportunément le Fiel : c'est dans le récit de la guérison de Tobie l'Ancien, quand son fils, par l'application du fiel d'un poisson pêché dans le Tigre, rend la vue à ses yeux obscurcis[2] ; et, même en cette occurrence, les symbolistes et les mystiques ont vu dans ce fiel, bienfaisant malgré sa nature amère, l'image des amères, mais utiles épreuves, de la « Bonne Souffrance », dirait Coppée, celle qui apprend à voir vraiment clair en soi et autour de soi, à apprécier sainement l'exacte valeur des gens et des choses ; d'où le sage dicton de France : « Les yeux qui n'ont jamais pleuré ne voient point ».

Le Fiel apparaît encore une autre fois au moins dans l'Écriture sacrée, au jour le plus tragique et le plus solennel que la Terre ait vécu :

Par la plume d'Isaïe, son prophète, Dieu réservait aux lèvres du Messie futur la crème du lait et la fleur du miel le plus doux[3], et voilà qu'au jour même où il est racheté et sauvé par lui, l'homme sert à son Rédempteur le vinaigre et le fiel exécrables ! « Ses bourreaux, dit saint Matthieu, lui présentèrent du vin mêlé de fiel, mais l'ayant goûté, il n'en voulut pas boire[4] ».

L'iconographie emblématique de ce fielleux breuvage n'a jamais connu que deux images allégoriques : un vase en forme de seau ou de cratère antique qui se voit parfois au pied de la croix, et l'éponge au bout du roseau d'hysope qui servit à porter l'amer liquide aux lèvres fiévreuses du divin Crucifié ; on la trouve en tous les trophées qui groupent les Instruments de la Passion du Sauveur et qu'on appelait au Moyen-Âge les *Arma Christi*, les armoiries du Christ.

Cette éponge et ce roseau d'hysope dont parlent saint Luc et saint Jean, nous les avons vus, au chapitre de la Bécasse, de chaque côté de Jésus crucifié, et voici encore, au bout d'une haste et dans un cercle de soutien, l'éponge auprès du seau de fiel en compagnie de la colonne, de la lance, de la couronne épineuse et des fouets ; ce blason est peint sur un manuscrit du XIVe siècle, de la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris (Fig. II). Les cinq plaies principales du Supplicié y sont figurées par cinq roses saignantes.

---

[1] Alex. Ross, *Les Religions du Monde*, trad. française de Thomas La Grue, 1666, p. 97.
[2] Cf. *Livre de Tobie*, VI, 5 et XI, 13-15.
[3] Isaïe, *Prophétie*, VII, 15.
[4] St Matthieu, *Évangile*, XXIII, 34.

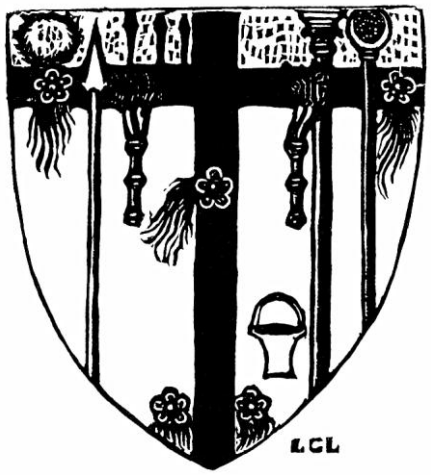

Fig. II. — Les « Armes du Christ » sur le manuscrit 288,
f° 15, de la Bibl. de l'Arsenal, XIVe siècle.

Ajoutons, que le Fiel, en tant qu'emblème des amertumes morales, a son équivalent dans la symbolique des végétaux ; c'est la Fumeterre (*fumaria officinalis*), l'une des plantes les plus amères de l'Europe occidentale ; dans certaines régions elle est appelée « le fiel de terre[1] ». Bien qu'elle soit une plante officinale précieuse, la Fumeterre, efficace contre la jaunisse, l'ictère, symbolise cependant, au profane, et par une sorte de contradiction, la jalousie amère et méchante qui est en rapport moral avec l'aigreur du fiel.

Orly (Seine).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

[1] Cf. Docteur Beauvillard, *Le Médecin des Pauvres*, p. 32. — Charlotte de la Tour, *Le langage des fleurs*, p. 127.